TIZI-GHENIFF

L'amère métamorphose de ce qui fut «le village fleuri»

Par Ali Taleb

A la faveur d'une escapade estivale, je redécouvris mon village natal : Tizi-Gheniff. Autrefois il s'annonçait au visiteur par un panneau ainsi rédigé : «TIZI RENIF VILLAGE FLEURI».

Aujourd'hui point de panneau flatteur, et pour cause. Il est loin le temps où cette charmante agglomération alignait, de part et d'autre de sa rue principale, ses petites villas sans étage, au-dessus d'écrins de rosiers, d'œillets, de tulipes… rangés derrière des haies vives mêlant la glycine à grappes blanches au bougainvillier à fleurs mauves. Des fontaines publiques jalonnaient cette rue leur conférant un supplément de vie et de fraîcheur. Des couples de cigognes qui nidifiaient sur les cimes des toiture sonnaient avec leur retour le réveil tonitruant du printemps.

De cette magnifique fresque il ne subsiste plus grand-chose à présent. Les massifs de fleurs sont remplacés par des potagers où prospèrent la pomme de terre, la carotte, la courgette et, de manière générale, toute culture dont la finalité est l'estomac. Les haies vives ont laissé place à des murs élevés à hauteur de toit des villas, masquant entièrement leurs charmantes façades. Certains sont hérissés de tessons de bouteilles évoquant des enceintes de prison. Les fontaines ont tari avant de disparaître sans laisser de traces. Quant aux cigognes, elles ont migré vers des contrées plus clémentes.

La placette de l'ancienne mairie qu'orne un palmier majestueux que l'on dit centenaire ne s'offre plus au regard. Le tout est occulté par un mur de grossière maçonnerie. Seules les larges palmes de l'arbre ornemental parviennent à émerger comme pour témoigner de sa survie.

En contre-bas se trouvait le foyer rural construit en 1950. Il servait de salle de cinéma et de salle des fêtes où occasionnellement s'organisaient des galas artistiques. Une nuit d'orage, au milieu des années 1980, il fut frappé par la foudre et détruit par l'incendie qui s'en était suivi. Ses murs, restés debout, furent abattus et à la place on édifia une bâtisse d'une banalité affligeante pour y parquer des écoliers. De ce jour, la commune entrait dans son désert culturel. Quelque temps plus tard une nouvelle structure fut réalisée à la sortie nord du village, en dessous de ce qui reste du cimetière chrétien. Elle fonctionna un temps comme salle de cinéma et accessoirement de lieu de rencontre d'associations, de partis politiques, etc. Puis elle fut abandonnée avant d'être à son tour démolie pour malfaçons, semble-t-il. Sauf que cette fois-ci elle n'a pas été remplacée par une nouvelle structure, mais par un terrain vague livré aux épineux. Du coup, la commune renouait avec son désert culturel habituel.

A la sortie est du village et à environ trois kilomètres de distance était réalisée, dans le cadre du programme spécial de développement de la wilaya de Tizi-Ouzou (1972), une unité industrielle spécialisée dans la fabrication de parpaings, de hourdis, de poutrelles et de carreaux en granitos. Sa production s'écoulait comme des petits- pains, à telle enseigne qu'il fallait patienter deux ans pour espérer la satisfaction d'une commande. Eh bien, à Tizi Gheniff, il fut trouvé le moyen de la couler. Faute de maintenance, et après une longue agonie, les machines rendirent l'âme laissant sur le carreau (c'est le cas de le dire) deux cents travailleurs. Maintenant elle est devenue une caserne.

Sa production s'écoulait comme des petits-pains, à telle enseigne qu'il fallait patienter deux ans pour espérer la satisfaction d'une commande. Eh bien, à Tizi Gheniff, il fut trouvé le moyen de la couler. Faute de maintenance, et après une longue agonie, les machines rendirent l'âme laissant sur le carreau (c'est le cas de le dire) deux cents travailleurs. Maintenant elle est devenue une caserne.

Avec la mort programmée de cette unité, Tizi-Gheniff franchit le pas de son deuxième désert : le désert industriel, car il n'existe aucune autre entité industrielle sur le territoire de cette daïra de quarante mille habitants.

Du temps du comité de gestion agricole Colonel-Lotfi, la population trouvait, à des prix abordables, toutes sortes de produits, vendus directement au consommateur. Une retenue collinaire censée assurer l'irrigation des cultures laissait espérer des rendements prometteurs. Le petit barrage a été livré mais le réseau d'irrigation, lui, n'a pas suivi. Le Comité de gestion fut morcelé en moult EAC mises entre des mains sans qualification ni expérience entrepreneuriale. Les cultures périclitèrent, la production devint insignifiante et progressivement le désert agricole s'empara de cette vallée nourricière.

Du fameux triptyque d'antan : révolution industrielle-révolution agraire-révolution culturelle, Tizi-Gheniff, dans l'intervalle de deux générations, n'a rien d'autre à proposer à sa jeunesse que trois déserts éponymes.

Dans le cadre du même programme spécial, une maternité a été ouverte au milieu des années 1970. Mitoyenne à la mairie, elle a vu venir à la vie pratiquement tous les enfants de la commune nés au cours de ces quarante dernières années. Aujourd'hui elle est abandonnée et tombe en décrépitude.

Avec l'essor démographique le village se devait de grandir. Des gens décrochèrent des lots de terrain et se mirent à construire à tout va, chacun selon la taille de sa fortune et son goût (ou plus exactement son manque de goût). En amont il semble qu'aucune règle ni norme urbanistique ne leur fut édictée. Alors sans retenue aucune, des espaces inconstructibles — vu l'étroitesse des rues dont ils condamneraient irrémédiablement l'élargissement — sont livrés au béton.

De façon générale, rien n'a été fait qui laisserait sa chance à une urbanisation viable et vivable : voies de circulation, espaces piétons, parkings, abribus, toilettes publiques, mobilier urbain, rangées d'arbres, espaces fleuris, etc.

L'étroitesse des rues, l'expansion exponentielle du parc roulant, le squat des trottoirs lorsqu'ils existent rendent la circulation infernale. Trouver un endroit où garer son véhicule est une affaire compliquée. Alors pour tenter d'y remédier, la réalisation d'un parking a été décidée. Pour ce faire, les derniers eucalyptus qui fixaient un sol réputé mouvant par fortes intempéries furent rasés ; puis un terrain bosselé et brûlé par le soleil a été dégagé au bulldozer. Cela vous donne un parking ! Pourtant, il n'est pas si lointain le temps où la moitié d'une bâtisse fut emportée, dans ce secteur, par un glissement de terrain, parce que les eucalyptus qui se trouvaient en contrebas avaient été arrachés.

Le marché hebdomadaire de Tizi-Gheniff avait sa réputation affirmée, lui qui rayonnait au-delà du territoire de la commune. C'était un authentique marché hebdomadaire : c'est à-dire une espèce de foire foisonnante de clameurs, de couleurs, de curiosités qui se tenait chaque samedi. Le reste de la semaine, l'imposante esplanade restait libre. Après avoir été nettoyée elle se devait de demeurer propre jusqu'au samedi suivant.

Maintenant elle est occupée sur sa longueur par une succession d'étals recouverts de bâches en matière plastique abritant divers commerces. Ils enserrent la voie piétonnière de chaque côté, qu'ils ont réduite en un étroit corridor obscur et suffocant où les gens ne peuvent faire un pas sans se marcher dessus. Des boutiques à l'aspect misérable édifiées à la spartiate ont essaimé alentour conférant à l'endroit l'aspect d'un bidonville au cœur d'une ville-bidon.

Ne faudrait-t-il pas revenir à l'organisation originelle qui avait fait ses preuves? Celle qui réservait la place du marché à ses acteurs naturels : les cultivateurs (il doit bien en rester quelques-uns), les éleveurs, les artisans, les marchands ambulants, les troubadours... et ce, après avoir réglé de manière satisfaisante le problème de ces commerces. Cela pourrait constituer l'étincelle qui allumerait la mèche du renouveau agricole, artisanal et socio-culturel dont la région a cruellement besoin

Si les commerces de fruits et légumes de la place sont en matière plastique, les bars, eux, sont en dur. Tizi-Gheniff n'en manque pas. De ce côté-là, les gens ne devraient pas se plaindre. Sauf qu'ils n'ont de bar que le nom. Ils évoquent plutôt des bunkers dépourvus d'ouvertures où le client se glisse à travers une porte blindée. Il s'y engage furtivement, la tête rentrée dans les épaules, tel un malfrat s'apprêtant à perpétrer quelque mauvais coup. Eh oui, il est révolu le temps où le mythique «Café de la Place» accueillait le client dans sa magnifique véranda couverte de lierre et dont la large baie s'ouvrait sur une délicieuse brise. Le consommateur pouvait s'y attabler pour goûter à un rare instant de bonheur, l'esprit bercé par la douce mélodie venant du jukebox installé à l'angle du comptoir. Ce café des délices à la mode de chez nous a définitivement fermé ses portes au début des années 1980. Un établissement de soins de première urgence, implanté en face de l'abattoir communal (singulière promiscuité), a été ouvert au public sans que l'on ait songé à lui ménager une voie d'accès. Les malades, les accidentés et le personnel doivent s'accommoder de la piste défoncée laissée par le chantier.

Une petite colonie de migrants subsahariens composée d'hommes, de femmes, d'enfants et même de bébés a échoué dans le village. Elle s'adonne à la mendicité, tâche confiée aux femmes et aux enfants (sans doute parce que jugés plus aptes à fendre l'armure de l'égoïsme humain). A longueur de journée ils ratissent les cafés, les commerces et les lieux fréquentés, dans le but de récolter quelque menue monnaie. La nuit tombée, ils se réfugient dans des réduits immondes, ouverts à tous les vents, où ils s'entassent à même le sol, prêtant le flanc aux rongeurs et aux chiens errants.

Certes la commune est pauvre, qui ne le sait pas ? Pas de potentiel agricole, ni d'unités industrielles ni de structures touristiques. Bref rien qui puisse lui procurer quelques revenus pour financer son développement. Elle fonctionne quasi exclusivement sur le budget de l'Etat. Oui, mais tout de même, au cours de ces cinquante dernières années, pas moins de dix mandats d'APC ont été accomplis.

Si au cours de chacun d'eux, un seul projet dédié à la jeunesse avait été réalisé, on aurait aujourd'hui à Tizi Gheniff au minimum : une piscine, un stade de dix mille places assises, une salle des fêtes, une bibliothèque communale, une salle omnisports. Et on s'arrête là. On ne va pas tout de même réclamer des courts de tennis ou des parcours de golf ou des patinoires pour s'exercer à la danse artistique synchronisée. Non, on veut juste les cinq premiers. Soit un projet par décennie.

Oui, mais tout de même, au cours de ces cinquante dernières années, pas moins de dix mandats d'APC ont été accomplis. Si au cours de chacun d'eux, un seul projet dédié à la jeunesse avait été réalisé, on aurait aujourd'hui à Tizi Gheniff au minimum : une piscine, un stade de dix mille places assises, une salle des fêtes, une bibliothèque communale, une salle omnisports.

Mais rien ! On a rien obtenu de tout cela, malgré les plans triennal, quadriennal, quinquennal et même spécial qui ont jalonné ce demi-siècle, sans compter les discours dithyrambique à la gloire de la jeunesse.

A. T.